

# Recomposition des Imaginaires dans les Littératures et les diasporas Caribéennes

## Recomposition of Imaginaries in Caribbean Literatures and Diasporas

Michel Peterson<sup>1</sup>

*Submetido em 21 de dezembro e aprovado em 26 de dezembro de 2016.*

**Résumé:** Dans cet article, l'auteur propose plusieurs points de méthodologie et d'épistémologie littéraire qui permettent d'étudier avec rigueur le lien entre les littératures et les diasporas caribéennes de manière à nouer les imaginaires et les constructions symboliques. Outre la distinction entre la fiction et le fictif, y sont examinées, dans le cadre de la critique du colonialisme, la nécessité de penser un cosmopolitisme vernaculaire qui s'inscrive dans l'horizon du Tout-Monde tout en ouvrant sur de nouvelles formes de devenir.

**Mots-Clés:** Littératures caribéennes. Diasporas. Imaginaires. Micropolitique. Poétique de la Relation.

**Abstract:** In this article, the author proposes several points of methodology and literary epistemology which allow to study with rigor the link between the literatures and the Caribbean Diasporae so as to knot(tie) imaginaries and symbolic constructions. Besides the distinction between the fiction and the fictitious, are there examined, within the framework of the criticism of the colonialism, the necessity to think of a vernacular cosmopolitanism which joins the horizon of Tout-Monde while opening on new forms of future.

**Key-Words:** Caribbean Literatures. Diasporas. Imaginaries. Micropolitics. Poetics of Relation.

L'analyse de la recomposition des imaginaires et des pratiques de solidarité que nous pratiquons lorsque nous explorons les diasporas caribéennes passe entre autres par la mise en relation des discours littéraires spécifiques qui l'ont accompagnées et lui ont permis de penser et d'articuler certains modes de survie des peuples. En effet, la littérature produit et invente des formes d'imaginaire social qui, en amont et en aval du vivre-ensemble, offre des représentations symboliques. Dans le cas qui nous occupe, celles-ci déplacent considérablement les imaginaires et leur permet de se recomposer selon des modalités inédites. Alors que les représentations des diasporas caribéennes se

voyaient dans la littérature dominées par les métarécits modernes (émancipation du sujet rationnel, réalisation de l'Esprit, société sans classes, ce qu'on constate par exemple dans le mouvement de la négritude; cf. LYOTARD, 1979) qui ramenaient le diasporique à des racines territorialisés dans les principes de l'État de droit et des mythes d'origine qui le soutiennent, il n'en va plus de même depuis que certains des écrivains caribéens ont, dans plusieurs langues, déployé des figures comme celle de la Relation de la totalité-monde (Glissant) ou de la spirale absolue (Frankétienne). Ces deux figures de la démesure permettent aux peuple minoritaires de vivre leur « jeunesse » et leur « devenir » en offrant au monde à venir la Relation des imaginaires, des langues et des pensées qui ouvrent sur des intensités et des flux auparavant inaudibles.

Dans le contexte d'un nouage entre le Tout-Monde et la diaspora caribéenne, il importe de se demander si cette dernière notion constitue un opérateur analytique heuristiquement valable. Édouard Glissant propose pour sa part un tableau de la diaspora qui inclut l'Amérique continentale, la Caraïbe et l'Afrique. Il considère de ce fait la notion comme valable sur le plan de la compréhension du lien entre les cultures. Pourtant, on observe que les institutions universitaires et étatiques imposent souvent, à travers les projets de recherche réalisés dans différents pays, des formes d'écriture coercitives qui posent sur la pensée diasporique un interdit radical mais implicite. Nous nous bornerons toutefois à indiquer ici un certain nombre de points méthodologiques et épistémologiques qui nous paraissent absolument fondamentaux pour l'étude des enjeux des diasporas qui sont générés par les littératures caribéennes.

Soulignons d'abord qu'il nous paraît périlleux de poser la littérature comme *exemplum*, miroir de la problématique soulevée et donc de la transformer en outil de la sociologie et de l'histoire. Plutôt que de la réduire à une forme mimétique du social, il s'agit de l'entendre *aussi* comme « régulatrice et transgressive de la tension originelle entre l'individuel et le social. » (KRYSSINSKI d'après Lukacs, 1981, p. 8). Nous poserons donc ici la littérature, quel que soit le genre dans lequel elle se trouve considérée, comme « système de modélisation secondaire », c'est-à-dire comme texte dont la « constitution textuelle implique la formation et la forme de modèles variables du réel en fonction des dominantes d'une ou de plusieurs modélisations. » (*Ibid.*, p. 4) Il s'agit donc – dans le

cadre de l'actuelle recomposition des imaginaires caribéens – de concevoir cette opération modélisante multiple en fonction de sujets humains et de combiner la critique sociologique (de Lukacs à Falardeau en passant par Goldmann) à la critique socio-historique (de Marx et Engels à Boal) en les dépassant pour ainsi dire par une rencontre entre la passion du négatif (SAFATLE, 2005) démontrée par la théorie critique (de Benjamin à Marcuse en passant par Horkheimer et Adorno) et le principe de *dissémiNation* proposé par Homi Bhabha sur la base de la déconstruction derridienne et de la rhizomatique deleuzienne et guattarienne.

On pourra retrouver dans les paragraphes suivants les données de base de cette position épistémologique concernant la littérature, laquelle implique une distinction radicale entre la fiction et le fictif, la première procédant d'une logique mimétique (le texte représentant dans ce cas la réalité et se proposant comme structure de renvoi : A-B), alors que le second construit le texte littéraire comme mettant en question la légitimité du réel à se poser comme référent. Il nous semble en effet que c'est dans l'horizon du fictif que doit être pensé le travail de culture au sens d'Obeyskere (1990), à savoir comme interrogation radicale des formes symboliques (incluant les mythes, les descriptions ethnographiques, etc.) du vivre-ensemble. La littérature apparaît ainsi comme productrice d'imaginaire social et permet « de mettre en évidence tout ce qui, dans les pratiques sociales, participe de l'invention, de la production de significations, par-delà le 'réel'. Il permet d'interroger ces dépassements, ces écarts, ces déplacements inventés et d'en faire une composante de la vie réelle » (ANSART, 1988, p. 713).

Sous l'angle des littératures caribéennes, la question des diasporas ne saurait par conséquent être étudiée sans la référer à la critique du colonialisme et aux projets postcoloniaux, ce qui engage une pensée des histoires (et non pas de l'Histoire) en termes de contingences temporelles. Bhabha écrit à ce sujet :

Il faut une révision radicale de la temporalité sociale où peuvent s'écrire des histoires émergentes, la réarticulation du 'signe' où les identités culturelles peuvent d'inscrire. Et la contingence comme le temps signifiant de stratégies contre-hégémoniques n'est pas une célébration du 'manque' ou de l'excès' d'une série autoperpétuante d'ontologies négatives. Un tel 'indéterminisme' est la marque de l'espace conflictuel et pourtant productif où l'arbitraire du signe de la signification culturelle émerge dans les limites régulées du discours social. (2007, p. 268).

C'est dire que les littératures caribéennes jouent *esthétiquement* de cet indéterminisme, le modélisent, le recomposent en permanence selon une topologique mettant en tension les modes de domination, les diasporas et les déplacements collectifs et subjectifs. Dans *Les lieux de la culture*, Homi Bhabha écrit encore cette phrase simple et saisissante : « Il y a une conspiration du silence autour de la vérité coloniale, quelle qu'elle puisse être. » (*Ibid.*, p. 199). Évidemment, dans le contexte où l'énonce Bhabha, cette affirmation vaut son pesant d'or concernant l'Inde et la gigantesque opération de réduction à l'esclavage que Sir Alfred Lyall désignait comme « impérialisme sans bruit ». Elle désigne l'inarticulé, l'inexprimable, l'altérité réduite au silence, l'horreur, pour reprendre le mot de Joseph Conrad. Or, cette réduction que Bhabha repère dans l'esprit colonial, on la reconnaît, *mutatis mutandis*, dans les Caraïbes où, là aussi, nous retrouvons partout la tension entre la voix du romancier moderne et celle du conteur (*Ibid.*, p. 199). Les auteurs caribéens qui plongent dans ces couches géologiques et archéologiques sont trop nombreux pour que nous puissions ici les citer et en expliciter les stratégies discursives et narratives. On peut toutefois avancer qu'une lecture approfondie d'ouvrages comme ceux de Guy Tirolien (1990), Joël Desrosiers (1996), de René Depestre (1998) ou de Suzanne Rinne et de Joëlle Vitiello (1997) – pour ne citer que quelques titres – nous permettrait d'avancer dans la direction du *Traité du Tout-Monde* constitué par Glissant et dans lequel on retrouve, accusant le « lent effacement des absolus de l'Histoire, l'émergence des « poétiques diffractés de ce Chaos-monde que nous partageons » désormais, ce partage s'effectuant sur la base d'un combat qui concerne au premier chef notre projet, à savoir, selon la première proposition de Glissant dans ce traité d'esthétique : « là où les systèmes et les idéologies ont défailli, et sans aucunement renoncer au refus ou au combat que tu dois mener dans ton lieu particulier, prolongeons au loin l'imaginaire, par un infini éclatement et une répétition à l'infini des thèmes du métissage, du multilinguisme, de la créolisation. » (GLISSANT, 2006, p. 18) Cet infini éclatement, que Glissant nomme par ailleurs la « pensée archipélique » (*Ibid.*, p. 31) – laquelle ne saurait être réduite, ne nous y trompons pas, à la région caribéenne –, amène la pensée de transhistoriques et de transrhétoriques polyphoniques. Il suppose en outre, nous le verrons plus loin, la prise en considération d'au moins cinq actants majeurs: le local, le national, le marginal, l'institutionnel et l'universel.

Selon la poétique de la Relation (développée par Glissant mais également, dans d'autres contextes caribéens, par José Lezama Lima, Naomi Ayala ou Maryse Condé, Thorunn Lonsdale, Neil Bissonnath, Austin Clarke, Makeda Silvera, etc), la question des diasporas caribéennes ne peut par conséquent être pensée en fonction d'une dialectique simpliste centre-périphérie. Les idées de recomposition des imaginaires et de pratiques de solidarité impliquent des cultures intensément composites traversées par les vibrations, les échos et les rumeurs du Tout-Monde.

La culture comme stratégie de survie, écrit Bhabha, est à la fois transnationale et translationnelle. Elle est transnationale parce que les discours postcoloniaux sont enracinés dans des histoires spécifiques de déplacement culturel [esclavage, migrations, etc.]. La culture est translationnelle parce que ces histoires spatiales de déplacement [...] font de la question du mode de signification de la culture, ou de ce qui est signifié par le mot *culture*, une question passablement complexe. (2007, p. 269).

On comprend par là que tout discours unifiant – qu'il soit celui de la Nation, du Peuple ou de la tradition – devient inopérant lorsqu'en viennent à prédominer ces dimensions transnationale et translationnelle de la culture et des imaginaires (encore une fois : migration, diaspora, déplacement, réinstallation, refuge, etc.).

L'une des questions majeures de cette réflexion devient alors celle du déplacement (voire de la traduction) des catégories de l'espace et du temps puisque nous accédons à des spatialités et des « temporalités disjonctives » induisant des « apories de représentation » et même des irréprésentables : « Il en découle également que le langage des droits et des devoirs, si central au mythe moderne d'un peuple, doit être questionné sur la base du statut légal et culturel anormal et discriminatoire assigné aux populations migrantes, diasporiques et réfugiées. Inévitablement, elles se situent sur les frontières entre cultures et nations, souvent du mauvais côté de la loi. » (BHABHA, p. 273) Nous y voici : la recomposition des imaginaires nous obligera à ouvrir la question suivante : ne serions-nous pas, si nous assumions pleinement les conséquences de notre avancée, tenus de penser au-delà du juridique dans la mesure où ce dernier renvoie à un universalisme abstrait construit dans des sociétés privilégiées ? Glissant exemplifie remarquablement cette situation mettant en jeu l'épistémologie même du droit:

À une telle impasse [il s'agit ici du refus par Messmer de son autonomie à la Martinique], les élites intellectuelles répondent quotidiennement par la récitation innocente des formules politiques apprises en France, héritées de l'Occident, et dont chacune espère un début de solution. Pour mieux fuir l'angoisse de la situation particulière, on s'en remet par exemple à l'universel' : 'universel' humaniste des valeurs françaises, « universel' scientifique des valeurs révolutionnaires. (GLISSANT, 1981, p. 172).

S'il est évident qu'on ne saurait généraliser cette vision critique de l'aporie martiniquaise (laquelle s'est toutefois considérablement accrue, jusqu'à frôler aujourd'hui l'anomie), il n'en demeure pas moins qu'elle met en lumière l'impossibilité de comprendre la recomposition des imaginaires dans les mouvements de diasporas caribéennes dans le cadre de la dialectique Centre-périphéries, d'autant plus qu'il s'avère impératif de réfléchir en termes de discontinuités héritées des cassures et des traumas collectifs répétées à travers toutes les régions des Caraïbes.

La question des diasporas caribéennes, en particulier des pratiques de solidarités qui en découlent et les stimulent tout à la fois, sont en outre à penser dans le contexte du cosmopolitisme global qui, loin de celui qui avait été pensé par Kant au XVIII<sup>e</sup> siècle (mais bien avant par Diogène ; cf. KANT, 1991 ; DERRIDA, 1997), « configure la planète comme un monde concentrique de sociétés nationales d'étendant en villages globaux. C'est un cosmopolitisme de prospérité et des privilèges relatifs fondé sur des idées de progrès complices de formes néolibérales de gouvernance et de forces du marché en concurrence. » (BHABHA, 2007, p. 13-14). Les diasporas caribéennes semblent donc à analyser dans la tension qu'elles établissent nécessairement entre un cosmopolitisme (celui du Kant) visant l'accession à une citoyenneté et un cosmopolitisme (celui du néo-conservatisme déguisé en néo-libéralisme) camouflant une guerre économique sans précédent. Les littératures caribéennes mettent ainsi en relief – dans l'horizon d'une réflexion sur les conditions de l'État en termes de droit et de démocratie – les aspects épistémiques (au sens où elles réfèrent à ces modalités autres que celles du savoir occidental et ethnocentrique) et non seulement les aspects pragmatiquement juridico-politiques du cosmopolitisme. En ce sens (des œuvres comme celles d'Édouard Glissant et de Marie Vieux Chauvet demeurent sur ce point paradigmatique), ces littératures, dépassant le

vœu d'un cosmopolitisme moral (fondé sur l'impératif catégorique) de Kant, ouvrent la dimension du dérèglement et du vacillement des imaginaires. En d'autres termes, les modélisations du réel que proposent les écrivains de cette région du monde oblige visent moins une utopique fédération pacifique de tous les États qu'une interrogation aiguë des principes de l'État-Nation à un moment de l'histoire où le Tout-Monde rend quasi obsolètes les frontières dès lors qu'il s'agit d'environnement (cf. la problématique de l'éco-citoyenneté: CHAMOISEAU, 1992), de santé publique planétaire, de guerres, de criminalité, de terrorisme et de communication.

C'est dans la perspective que nous venons d'ouvrir qu'il serait souhaitable de déplacer les enjeux des diasporas caribéennes en ne le indexant plus à un essentialisme ontologique (*l'appartenance* à une race, un genre, une classe, etc.) gouvernant notre pensée de la citoyenneté, mais en l'inscrivant plutôt comme vecteur par excellence des micropolitiques (GUATTARI/ROLNIK, 2007). Au cosmopolitisme moral pensé par Kant et au cosmopolitisme global imposé par les représentants d'une hégémonie coercitive (FMI, etc.), les littératures caribéennes proposent un *cosmopolitisme vernaculaire* qui détermine le progrès (jusque dans des questions comme celle de la neutralisation des identités *en vue de* l'universalité des droits) en fonction de ce que Bhabha, après Deleuze et Guattari, appelle le *minoritaire*. Le Marqueur de paroles de Chamoiseau (1992) et l'anarchiste naturel de V.S. Naipaul (1994) constituent des exemples paradigmatiques dudit *minoritaire*.

Le cosmopolitisme vernaculaire que nous venons d'évoquer modélise le réel « du monde des pensions de famille des migrants et des lieux habités par les minorités nationales et diasporiques. » Julia Kristeva, de son côté, le désigne comme cosmopolitisme blessé. Mais selon Bhabha (2007, p. 16), le décrire comme cosmopolitisme vernaculaire permet de mesurer « le progrès global dans une perspective minoritaire », c'est-à-dire de telle sorte qu'on considère « le droit à la différence dans l'égalité » (BALIBAR, cité par BHABHA, 2007, p. 16).

Par ailleurs, mais en toute cohérence avec les points dégagés précédemment, les littératures caribéennes sont à interroger à partir du champ de la littérature comparée et des *Cultural Studies* dans la mesure où nous proposons sur les premières une série

d'opérations critiques telles que dégagées par Wladimir Kryszynski : « établissement d'invariants, construction de modèles textuels dominants, appréhension de métatextes, choix de catégories critiques fonctionnelles sur le plan du comparatisme » (KRYZYSINSKI, 2006, p. 17). Les zones pertinentes de la comparabilité présentes tant dans la littérature mondiale que dans les littératures caribéennes sont les genres, les discours, les textes, les conventions, les topoi, les réécritures, lesquels se déploient toujours selon une triple détermination : comparaison, contexte et sens. C'est à travers une mise en jeu des incertitudes identitaires, des réinvestissements identitaires dans le contexte de la prolifération des nouveaux nationalismes ainsi que des intégrismes (qui ne doivent pas être confondus), que l'équilibre instable entre les actants permet une recomposition des imaginaires et le tissage de nouveaux modes de solidarité. À la vision unitaire du monde (la globalisation et la mondialisation néolibérales), les littératures diasporiques caribéennes opposent la multivalence, le polylogisme et la polyphonie discursives (KRYZYSINSKI, 2006, p. 23-24).

La définition des actants propres à la formation des littératures caribéennes met en question les canons littéraires universaux (dans le sens donné à ces termes par Harold Bloom), commandés par les pays occidentaux tentant aujourd'hui plus que jamais de forclure les agencements et les devenirs diasporiques. Plus large que des notions comme celles de structure, de système ou de processus, le concept d'*agencement* tel que défini par Guattari nous semble tout à fait adéquat aux enjeux des littératures caribéennes : « Un agencement comporte des composantes hétérogènes, tant d'ordre biologique, que social, machinique, gnoséologique, imaginaire. » (2007, p. 455). Développée dans le cadre de la schizo-analyse, ce concept « remplaçant » stratégiquement le concept freudien de complexe se trouve relié à celui de *devenir*, lequel détermine l'économie libidinale, le désir :

Les flux du désir procèdent par affects et devenirs, indépendamment du fait qu'ils peuvent être ou non rabattus sur des personnes, sur des images, sur des identifications. Ainsi, un individu, étiqueté anthropologiquement comme masculin, peut être traversé par des devenirs multiples et, apparemment, contradictoires : devenir-féminin qui coexiste avec un devenir-enfant, un devenir-animal, un devenir-invisible, etc. Une langue dominante (une langue qui opère dans un espace national) peut être localement prise dans un devenir minoritaire. (*Ibid.*, p. 457).



On voit les ressources que possèdent ces concepts articulés par Deleuze et Guattari dans le cadre de leur théorie du lien entre le capitalisme et la schizophrénie. Dans cette perspective où le CMI (capitalisme mondial intégré, de nature molaire) a colonisé les imaginaires (y compris la Chine et l'Inde), les processus diasporiques apparaissent alors comme des flux portant les révolutions moléculaires et des intensités, des transitions de phases, bref des « transversalité » ou, pour reprendre le terme de Laplantine, des « latéralités ».

Dans cette perspective, l'universel et le mondial ne sauraient être considérés comme des analogons dans la mesure où le second renvoie aux procédures économiques et communicationnelles transnationales d'un pouvoir unificateur qui fait de la démocratie son outil ultime de colonisation. En ce sens toutefois, les diasporas caribéennes – si tant est qu'on puisse maintenir ce concept – font partie de mouvements disséminatoires plus vastes incluant l'ensemble des passages culturels des travailleurs migrants et des réfugiés dans une diaspora économique et politique massive. Nous sommes précisément là face au jeu de ce que Bhabha appelle la localisation (*location*), dis-, dé- et re-localisation des cultures nationales, jeu dans lequel les passages se multiplient et dans lequel les *foyers* se multiplient, rendant ainsi de plus en plus instables les frontières.

Ce nouvel « espace » – qui constitue un élément essentiel de la recomposition des imaginaires et des nouvelles pratiques de solidarité – se définit comme un « tiers-espace d'énonciation », tiers-espace clivé désormais préalable à toute articulation de la différence culturelle. C'est dans ce contexte que trouvent leur efficace les actants déjà mentionnés dans l'actuelle culture *internationale*, « fondée non pas sur l'exotisme du multiculturalisme ou la *diversité des cultures*, mais sur l'inscription et l'articulation de l'*hybridité* de la culture » (BHABHA, 2007, p. 83), espace de l'inter, c'est-à-dire de la traduction et de la négociation. Cet espace n'a comme on sait pu s'ouvrir qu'à la faveur de la montée des théories et des praxis postcolonialistes, lesquelles ont produit « un décalage temporel interruptif dans le mythe 'progressiste' de la modernité » (SPIVAK, cité par BHABHA, p. 363). Il peut être *perçu* et expérimenté comme lieu disjonctif d'énonciation par rapport au CMI en ce sens qu'il permet à une « contre-modernité postcoloniale d'émerger », le discours de la modernité étant alors signifié « à partir de l'écart, ou de la césure temporelle qui émerge dans la tension entre l''événement' marquant l'époque de la

modernité comme le symbole de la continuité du progrès, et la temporalité interruptive du signe du présent » (BHABHA, p. 369). La conscience diasporique (Toussaint Louverture occupe ici avec Achab et Hamlet une position historiquement contingente, laquelle nous conduit tout droit, par exemple, à Derek Walcott) est une conscience clivée, marquée psychiquement par la domination (sous des formes comme l'esclavagisme, le génocide, etc.), mais réinventant à partir de cette disjonction interne des remodelages du social redéfinissant le présent d'énonciation des sujets et des collectifs, des agencements moléculaires et molaires.

Les énoncés et les hypothèses de travail que nous avons jusqu'à présent soutenus démontrent que la polysémie – qui constitue la singularité, la marque distinctive de la littérature en général – se joue d'une manière spécifique dans le cas des littératures caribéennes dans la mesure où introduisent des modélisations spécifiques de l'indécidabilité littéraire avec des « figures » comme celles de la tracée et de la spirale. Il s'agit en fait des stratégies narratives qui opposent le communautaire et le capital puisque la communauté « permet une division entre le privé et le public, le civil et le familial, mais en tant que discours performatif, elle incarne l'impossibilité de tracer une frontière objective entre les deux » (BHABHA, p. 349). C'est justement parce qu'elles inventent des formes narratives (la lodyan, la spirale, etc.) *profondément* imprégnées de la fonction poétique (Roman Jakobson) soutenant l'oralité (Maximilien Laroche) que les littératures caribéennes perturbent les grands métarécits de la modernité. D'une trace à l'autre se dessinent des tracés multiples, entrecroisés, déroutants, des frayages.

Le concept de trace apparaît ici capital – on le voit développé principalement par Derrida après Freud (où il désigne les frayages de la mémoire) et repris par les théoriciens de la créolité puis par Bhabha : « J'utilise le terme de 'traces' pour suggérer un type particulier de transformation discursive *interdisciplinaire* qu'exige l'analyse de la différence culturelle. » (p. 256) Il en va de même pour l'analyse des diasporas dans la mesure où elles constituent des modalités exceptionnelles de différence culturelle. Les tracés de l'écriture des écrivains caribéens donnent des figures sensibles à ce jeu de différences. Difficulté particulière pour l'écrivain caribéen : comment effectuer dans le flux des disruptions temporelles et spatiales le passage de l'oral dans l'écrit sans perdre

le vif de la chose ? L'oraliture est l'une des réponses qu'il a pu offrir : elle implique des modalités linguistiques particulières sur lesquelles se soutient cette pratique du texte et de la voix, ce qu'on peut déjà observer dans *Les bambous, Fables de La Fontaine travesties en patois créole par un vieux commandeur*, du colonial blanc François Marbot publié en 1869 en Martinique. Comme l'observent Confiant et Chamoiseau (1991, p. 76), le créole est ici ramené au rang de patois. Le créole était l'idiome oral de l'habitation cannière alors que le français est la langue noble de l'écriture et de la culture. La question, fort pertinente, que soulèvent le linguiste et l'écrivain est celle de connaître les motivations d'un Blanc créole à utiliser le « jargon bâtard » des esclaves dans un travail d'écriture – même si le texte est publié avec la « version » française. Réponse : pour assurer à la collectivité l'esprit de soumission de l'esclave face au colonisateur. Ce type de situation s'inscrit dans la dynamique même des diasporas caribéennes en ce sens qu'elle interroge « l'identité diasporique » (BHABHA, p. 341) dans toute son indétermination, quelles que soient les composites linguistiques qui les traversent selon les pays et les départements. L'une des questions posées par les littératures caribéennes diasporiques (et nécessairement diglossiques) est la suivante : le voyage diasporique fait-il en sorte que le sujet s'installe pour ainsi dire dans le diasporique ?

Si cette question s'avérait pertinente, on en viendrait à reprendre la thèse fondamentale élaborée par Glissant et qui agit au cœur de la recomposition des imaginaires produite par les diasporas : « Se battre contre l'un de l'Histoire, pour la Relation des histoires, c'est peut-être à la fois retrouver son temps vrai et son identité : poser en des termes inédits la question du pouvoir » (1981, p. 159). Cette lutte qui a parfois pris dans l'histoire des Caraïbes la figure d'une lutte à mort au sens où Hegel a pu faire de cette dernière un principe clé de la relation agonique entre le maître et l'esclave (KOJÈVE, 1947, p. 14). Mais ce que nous permet de mettre en lumière l'ensemble des littératures caribéennes, c'est que la Relation déjoue la dialectique occidentale qui signe toujours une victoire de la synthèse colonisatrice adossée à une conception univoque et unilatérale de l'Histoire évinçant des représentations le Divers, l'Autre. En posant une autre logique, à savoir celle du rhizome, la Relation ouvre au Tout-Monde et met en lumière l'impératif

catégorique, pour l'existence même de l'humanité, de proposer une critique, au sens kantien du terme, de la version linéaire occidentale de l'Histoire :

Il serait périlleux de projeter la Relation planétaire en succession logique de conquêtes, en fatalité de conquêtes pour un peuple. Elle conduit quelquefois à la disparition collective. La Relation planétaire ne comporte pas de morale agie. Toute théorie généralisante de l'histoire qui sous-estimerait les redoutables vécus du monde et leurs sautes (leurs impasses possibles) peut constituer piège. (GLISSANT, p. 129).

Cette figure de la *saute* constitue une métaphore du détour de la dialectique auquel nous convient les littératures caribéennes, ouvrant ainsi l'espace d'une rhizomatique généralisée à travers lesquelles on peut entrevoir des modes de transversalités inédits dans la littérature mondiale qui se rapportent toutes à un canon littéraire occidental et colonisateur.

En guise de conclusion, nous citerons ce passage de Bhabha, qui nous semble synthétiser les grands axes de notre propos, jusqu'à rejoindre même les jeux cosmiques de la totalité qu'on retrouve chez des auteurs comme Rushdie, Fuentes et Glissant (KRYNSKI, 2006, p. 223 et sq.). Avec le diasporique, nous sommes à la fois au cœur et à mille lieux de la Nation. Cela dit, nos premières recherches visant à dégager des opérateurs critiques pour la prochaine phase du projet nous ont conduites à ceci :

D'une certaine façon, c'est contre la certitude historique et la nature installée de ce terme que je tente d'écrire la nation occidentale comme une façon obscure et douée d'ubiquité de vivre la *localité* de la culture. Cette localité tourne davantage autour de la temporalité qu'elle ne concerne l'historicité : une façon de vivre plus complexe que la 'communauté' ; plus symbolique que la 'société' ; plus connotative que le 'pays' ; moins patriotique que la *patrie* ; plus rhétorique que la raison d'État ; plus mythologique que l'idéologie ; moins homogène que l'hégémonie ; moins centrée que le citoyen ; plus collective que le 'sujet' ; plus psychique que la civilité ; plus hybride dans l'articulation des différences et des identifications culturelles que ne peut le représenter toute structuration hiérarchique ou binaire de l'antagonisme social. (p. 224).

Voilà tout ce que mettent en jeu les errances diasporiques avec les métissages d'imaginaires qu'elles produisent.

## Références

- ANSART, Pierre. L'imaginaire social. *Encycopaedia Universalis*. Les enjeux, Paris, 1988.
- BHABHA, Homi K. *Les lieux de la mémoire*. Trad. fr. Françoise Bouillot. Paris : Payot, 2007.
- CALALOO, Puerto Rican Women Writers, *Special Issue*, v. 17, n. 3, 1994, Johns Hopkins University Press.
- CHAMOISEAU, Patrick. *Texaco*. Paris : Gallimard, 1992.
- CHAMOISEAU, Patrick. *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard, 1997.
- CHAMOISEAU, Patrick et CONFIAnt, Raphaël. *Lettres créoles. Tracées antillaises et continentales de la littérature*. 1635-1975. Paris : Hatier, 1991.
- DERRIDA, Jacques. *Cosmopolites de tous les pays, encore un effort!* Paris : Galilée, 1997.
- DES ROSIERS, Joël. *Théories Caraïbes*. Montréal : Triptyque, 1996.
- DEPESTRE, René. *Le métier à métisser*. Paris : Stock, 1998.
- GLISSANT, Édouard. *Le discours antillais*. Paris : Seuil, 1981.
- GLISSANT, Édouard. *Tout-Monde*. Paris : Gallimard, 1993.
- GLISSANT, Édouard. *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard, 1997.
- GLISSANT, Édouard. *Une nouvelle région du monde. Esthétique I*. Paris : Gallimard, 2006.
- GUATTARI, Félix; ROLNIK, Suely. *Micropolitiques*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 2007.
- KANT, Emmanuel. *Vers la paix perpétuelle*. Trad. fr. J.-F. Poirier et Fr. Proust. Paris : Garnier-Flammarion, 1991.
- KOJÈVE, Alexandre. *Introduction à la lecture de Hegel*. Paris : Gallimard, 1947.
- KRYSINSKI, Wladimir. *Carrefours de signes : essais sur le roman moderne*. La Haye/ New York/Paris : Mouton, 1981.
- KRYSINSKI, Wladimir. *La novela en sus modernidades*. Frankfurt am Mein/Madrid : Vuevert Iberoamericana, 1998.
- KRYSINSKI, Wladimir. *Comparación y sentido*. Lima: Fondo Editorial UCSS, 2006.
- LAPLANTINE, François. *Anthropologies latérales*. Montréal : Liber, 2002.
- LYOTARD, Jean-François. *La condition postmoderne*. Paris : Minuit, 1979.
- NAIPAUL, V.S. *La traversée du milieu*. Trad. fr. Marc Cholodenko. Paris : Plon, 1994 (éd. orig. 1962).

OBEYSEKERE, Gananath. *The Work of Culture. Symbolic Transformation in Psychoanalysis and Anthropology*. Chicago and London: The University of Chicago Press, 1990.

RINNE, Suzanne; VITIELLO, Joëlle. *Elles écrivent des Antilles*. Paris : L'Harmattan, 1997.

SAFATLE, Vladimir. *A paixão do negativo. Lacan e a dialética*. São Paulo: FAPESP/ENESP, 2005.

TIROLIEN, Guy. *De Marie-Galante à une poétique afro-antillaise*. Paris/Québec : Éditions Caribéennes/GEREF, Université Laval, 1990.s: Anti-colonial & Anti-racist Feminist Theorizing. Toronto: sense publishers.

## Notes

- <sup>1</sup> Coordenador do projeto de pesquisa ROBAA (Roads of Bones and Ashes) da Cadeira Hans & Tamar Oppenheimer, Faculdade de Direito, McGill University, Canada. Professor Visitante no Curso de Psicologia da Universidade Federal de Rio Grande (FURG), RS, Brasil. profmichelpeterson@gmail.com.